

Maronites instruits, qui avaient vu de près les Sabéens. Les manuscrits de Paris, qui sont les plus précieux monuments que l'on ait sur cette matière en Europe, se composent de sept volumes, plus un certain nombre de feuilles détachées; ils sont écrits en langue sabéenne, dialecte particulier des Syriens, et n'ont été ni publiés ni traduits en entier. L'illustre orientaliste M. de Sacy s'est contenté, ainsi que nous l'avons dit, de les faire connaître d'une manière générale.

### LE TROCHILUS ET LE CROCODILE.

Lorsque le crocodile a besoin de repos et qu'il vient s'étendre sur le rivage pour dormir au soleil, il est obligé d'ouvrir sa gueule. Aussitôt après son arrivée, il est assailli par un nombre considérable de petits insectes communs en France, et plus encore en Egypte, et qu'on nomme *cousins*. Ces animaux, attirés par les restes de chair qui sont entre les dents du crocodile, et que cet animal ne peut extraire, puisqu'il n'a pas de langue mobile, viennent en si grande abondance que bientôt l'intérieur de la gueule a changé de couleur, et de rose qu'elle était, est souvent tout-à-fait brune, tant le nombre des insectes est considérable. Comme tout le monde le sait, les cousins sont pourvus à leur extrémité antérieure d'une trompe au bout de laquelle est un suçoir. Dès qu'un de ces insectes s'est placé sur une partie sensible il occasionne une démangeaison, et bientôt il lève une cloque qui fait beaucoup souffrir. Qu'on juge quels tourments pour le crocodile qui a un nombre incalculable de ces animaux fixés soit à son palais, soit à sa langue. Il lui serait tout-à-fait impossible de résister à de pareils tourments, si un petit oiseau, extrêmement commun sur les bords du Nil, ne venait à son secours. Cet animal, connu sous le nom de pluvier, en latin *trochilus*, se nourrit de ces petits insectes. Attiré par l'appât d'une abondante nourriture, il ne craint pas de pénétrer dans la gueule du crocodile, de s'y installer et de détruire un grand nombre de ceux qui s'y sont fixés. Le reptile, reconnaissant du service que l'oiseau lui rend, ne lui fait aucun mal, et il ne borne pas là sa reconnaissance, car lorsqu'il veut s'enfoncer dans les eaux, il a soin de faire un mouvement qui avertit l'oiseau de s'en aller. Celui-ci, prévenu, prend aussitôt son vol, et le crocodile disparaît.

Ce singulier fait, qui est hors de doute, était connu des anciens, et quoique Hérodote, Aristote, et plusieurs autres auteurs en aient parlé, les naturalistes de la renaissance ont douté de cette vérité, et quelques uns ont même prétendu que c'était un conte fait à plaisir. On doit à M. Geoffroy-Saint-Hilaire, l'un des plus illustres savants de notre époque, d'avoir rendu justice aux auteurs anciens. Ayant fait partie de l'expédition scientifique d'Egypte, lors de la conquête de ce pays par les Français, il fut témoin lui-même, sur les bords du Nil, de ces rapports curieux de bonne amitié entre le pluvier et le reptile. Du reste, on a observé le même fait à Saint-Domingue: seulement, comme le pluvier n'existe pas dans ce pays, c'est un oiseau nommé todier qui, de même que lui, soulage le crocodile. Leurs habitudes étant les mêmes que pour l'oiseau qui vit en Egypte, rien n'est changé.

### LE BERGER, LORD CLIFFORD,

ÉPIQUE DE LA GUERRE DES DEUX ROSES.

Les Clifford, race puissante et belliqueuse des frontières du Nord, avaient embrassé le parti de Lancastre dans les longues guerres où cette maison et la maison d'York se disputèrent la couronne d'Angleterre. Plusieurs générations périrent dans ces guerres, qui bientôt donnèrent lieu à des haines personnelles et héréditaires.

John lord Clifford avait été tué à la bataille de Saint-

Alban par Richard duc d'York, et son fils, qui se nommait également John, vengea cruellement son père à la bataille de Wakefield, en massacrant de sa propre main le jeune comte de Rutland, fils du duc d'York. Une longue suite de représailles barbares se termina à la bataille de Townton par la mort de lord Clifford et la disparition de ses enfants. Henri, l'aîné de ces enfants, n'avait alors que sept ans. Sa mère parvint à le soustraire, ainsi que ses frères, à la recherche rigoureuse de leurs ennemis. Elle résidait alors à Lonesborough dans le comté d'York, et confia le jeune Henri aux soins d'un berger qui avait épousé sa nourrice. L'enfant fut élevé sous le costume et dans les habitudes de berger. Cependant, le bruit s'étant répandu qu'il vivait encore, la cour ombrageuse fit faire de nouvelles recherches, et lady Clifford fit passer le berger fidèle et sa famille dans le Cumberland, où il demeurait tantôt sur le territoire contesté (ainsi nommé parce que l'Angleterre et l'Ecosse prétendaient y avoir également droit), et tantôt à Threlkield, près du château de son second mari. En ce dernier lieu, la tendre mère allait voir souvent en secret son fils, et sans doute elle lui révéla sa naissance et ses hautes destinées comme chef de la maison de Clifford, dans le cas où l'odieuse famille d'York cesserait d'occuper le trône.

Cette lutte, soutenue par une mère, une femme sans défense dont toute la force était dans son amour, ne dura pas moins de vingt-quatre ans; et l'enfant, ainsi soustrait à la vengeance de monarques aussi cruels que puissants, avait atteint sa trente-unième année, lorsque l'avènement de Henri VII ramena au pouvoir le parti de Lancastre. Alors le lord berger fut rétabli dans les honneurs et les domaines de sa famille; mais son éducation avait été si bien adaptée à sa condition extérieure, qu'on ne lui avait même pas appris à lire, et qu'il ne savait écrire que son nom.

La cour de Henri VII était une cour polie. L'ancien berger ne tarda pas à s'y trouver déplacé. Il se retira donc, et vécut solitairement dans ses domaines, livré tout entier à l'astronomie pour laquelle sa vie de berger lui avait donné un goût et une aptitude singulière.

Rien de remarquable ne signala une vie à laquelle avait présumé cette jeunesse romanesque, et le lord Clifford mourut tranquillement à l'âge de soixante-douze ans, sans laisser d'autre souvenir que celui de la persévérance d'une mère qui déploya toutes les ressources de la tendresse pour le sauver.

*Des prénoms.* — On ne saurait s'imaginer combien de petites difficultés la transposition des prénoms occasionne en affaires à ceux qui ont plusieurs saints pour patrons, et mauvaise mémoire; on prévient ces difficultés, et l'on donne à la mémoire un guide infaillible en classant les prénoms par ordre alphabétique sur les actes de naissance.

### PALERME ET LA SICILE.

Le titre de capitale de la Sicile fut disputé long-temps à Palerme par l'infortunée Messine, dont les feux de l'Etna, les tremblements de terre et d'autres fléaux non moins redoutables, semblent avoir conspiré la destruction. Dans la même île, des cités encore plus illustres que Messine ne conservent presque rien de leur ancienne grandeur: Syracuse, Agrigente, Drépane, etc., ne sont plus que de misérables bourgades. De vastes ruines, une population rare, indolente, sans industrie, voilà ce qu'aperçoivent partout les voyageurs attirés dans cette contrée, où tant de souvenirs excitent leur curiosité. Les causes de la décadence de Messine sont des agents naturels; celles dont les autres villes et toute la Sicile ont éprouvé l'influence, ne tiennent qu'aux événements politiques; cette œuvre de destruction est uniquement l'ouvrage des hommes. Le sol n'a rien perdu de son antique fécondité, et le volcan, très affaibli, ne peut

plus porter ses laves jusqu'à sa cime pour les répandre sur ses flancs : de nouveaux cratères s'ouvrent encore de temps en temps, mais seulement vers la base de cette montagne gigantesque, en comparaison de laquelle l'impétueux Vésuve ne serait qu'un *volcan de cabinet*, suivant l'expression d'un savant naturaliste, Spallanzani. Cependant le volcan napolitain est encore dans son enfance; il ne compte encore qu'une trentaine de siècles d'éruptions, au lieu que l'Etna, dont la hauteur est plus que quadruple de celle du Vésuve, déployait toute sa puissance avant les temps historiques de la Sicile et de toute l'Europe. Ce redoutable colosse éprouve aujourd'hui les premières atteintes de la vieillesse; mais le temps qui s'écoulera jusqu'à son extinction totale peut être aussi long que son existence passée. On peut juger par là de la prodigieuse *ancienneté* de ces volcans qui brûlèrent autrefois en France, dont les feux avaient cessé long-temps avant

la première éruption du Vésuve, et dont les laves décomposées et converties en terre végétale étaient couvertes de forêts à l'époque de l'entrée des Romains dans les Gaules. La Sicile est donc encore menacée par l'Etna, et ne pourra se croire en sûreté qu'après un nombre de siècles qui s'étend beaucoup au-delà des limites de la prévoyance humaine. Mais enfin le péril s'éloigne, et une moindre partie du territoire demeure encore exposée aux ravages du volcan; toutefois ces légères améliorations physiques ont peu d'importance en comparaison d'autres sources de bien qui peuvent s'ouvrir pour ce pays, telles que l'instruction, l'agriculture, l'industrie et les arts. La régénération de l'agriculture sicilienne intéresse l'Europe entière; car elle ne serait point sans influence sur les contrées voisines; et même en Afrique, des relations de bienveillance et de services mutuels s'établiraient entre les Français de l'Atlas et les Siciliens; les



(Vue du port et de la ville de Palerme.)

progrès faits dans l'une des deux contrées profiteraient à l'autre, et les ports de la Sicile, surtout celui de Palerme, seraient visités fréquemment par les vaisseaux français.

Ce port n'est pas, à beaucoup près, aussi spacieux que celui de Messine; quoiqu'il reçoive des vaisseaux, et de toutes les grandeurs, il paraît mieux disposé pour la marine marchande. Rien de plus pittoresque, de plus beau que ses environs, comme on peut en juger par l'inscription gravée sur la terrasse du palais de Ziza, près de la ville : « L'Europe est l'ornement (gloria) de la terre, l'Italie celui de l'Europe, la Sicile celui de l'Italie, et la contrée que l'on voit d'ici est l'ornement de la Sicile. » Les voyageurs approuvent surtout la dernière de ces comparaisons, et c'est assez louer les environs de Palerme. La ville elle-même ne dépare point un si beau pays; deux rues larges, longues, bien pavées et bordées de trottoirs, se coupent à angle droit et aboutissent à quatre portes d'une belle architecture.

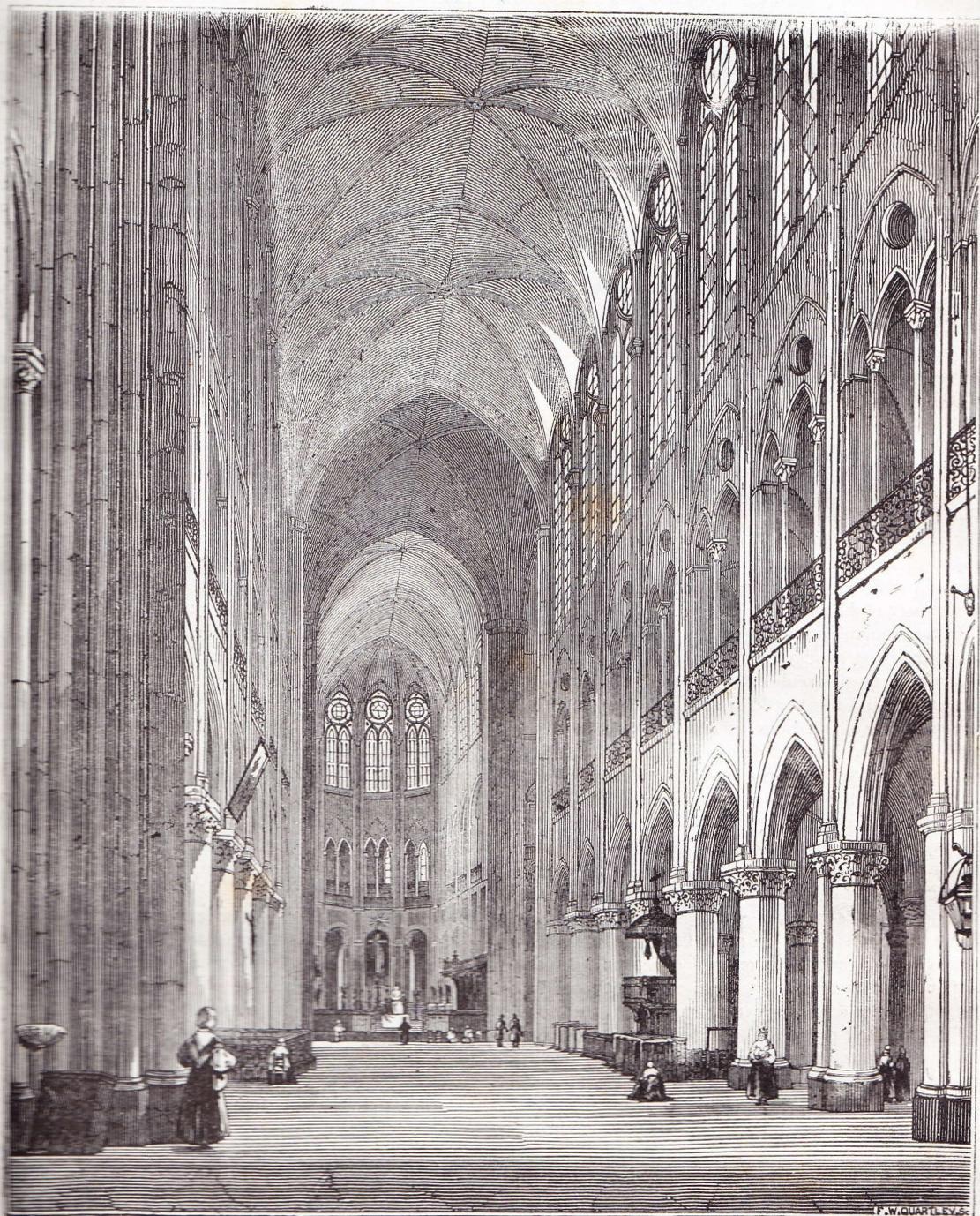
Une grande place octogone est à leur intersection, et l'on aperçoit à la fois les quatre portes principales. La ville est ainsi partagée en quatre quartiers à peu près égaux quant à l'étendue. Des places plus petites que celles du centre sont décorées par des obélisques, des fontaines, des édifices publics. Aucune ville n'est mieux pourvue d'eau que Palerme; plusieurs maisons particulières ont des fontaines dont les sources abondantes et placées dans les coteaux autour de la ville, portent l'eau jusqu'aux étages supérieurs.

La *Marina*, promenade publique, magnifique chaussée qui s'étend le long de la côte, aboutit au *Jardin des Plantes*, lieu consacré à l'instruction aussi bien qu'à la promenade, et à un autre jardin attenant, celui de *Flore*, où la nombreuse famille des orangers et une multitude d'autres arbres et arbustes odorants exhalent leurs parfums. On dit que cet emplacement est celui que l'inquisition couvrit autrefois de ses bûchers.

La population de Palerme est d'environ 200 000 habitants; cette population est très active, et son mouvement perpétuel, excepté durant les heures de la *sieste* en été, contraste singulièrement avec la nonchalance des habitants de l'intérieur plongés dans la misère, au milieu de

trésors qu'ils ne savent ou ne veulent pas exploiter. Cette inactivité des Siciliens modernes se fait remarquer même sur les côtes où les pêcheries ne produisent pas, à beaucoup près, ce que l'on pourrait en tirer sans trop de fatigues et de frais.

### NOTRE-DAME DE PARIS.



(Vue intérieure de Notre-Dame de Paris.)

Cette gravure, exécutée par Quartley, complète la série des vues de Notre-Dame que nous nous étions proposés de publier. Tous les développements nécessaires du texte

ont été imprimés avec les gravures représentant : 1<sup>o</sup> les bas-reliefs du portail (année 1855, p. 84) ; 2<sup>o</sup> la façade (année 1855, p. 536) ; 3<sup>o</sup> l'abside (année 1856, p. 3.)

### DE LA CONSTRUCTION DES GLACIÈRES.

Chacun sait combien la glace est une chose utile et agréable; elle tempère les chaleurs de l'été, rend les boissons plus fraîches, et devient indispensable dans une foule de cir-

constances; grâce à elle, la chaleur devient pour ainsi dire un jeu, parce qu'on a le plaisir de la vaincre, et de jouir du contraste qu'on lui oppose : la glace est pour l'été ce que

# LE MAGASIN PITTORESQUE,

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE  
M. ÉDOUARD CHARTON.

CINQUIÈME ANNÉE.

---

1837.

---

Prix du volume broché. . . . 5 fr. 50 cent.  
relié. . . . . 7

---

## CONDITIONS D'ABONNEMENT.

LIVRAISONS  
ENVOYÉES SÉPARÉMENT TOUS LES SAMEDIS.

PARIS.	DÉPARTEMENTS.
<i>Prix:</i>	<i>Franco par la poste.</i>
POUR SIX MOIS. 3 f. 80 c.	POUR SIX MOIS. 4 f. 80 c.
POUR UN AN . . . 7 f. 50 c.	POUR UN AN . . . 9 f. 50 c.

LIVRAISONS.  
ENVOYÉES RÉUNIES UNE FOIS PAR MOIS.

PARIS.	DÉPARTEMENTS.
<i>Prix:</i>	<i>Franco par la poste.</i>
POUR SIX MOIS. 2 f. 60 c.	POUR SIX MOIS. 3 f. 60 c.
POUR UN AN . . . 5 f. 20 c.	POUR UN AN . . . 7 f. 20 c.

---

PARIS,  
AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE,  
RUE JACOB, N° 50,  
PRÈS DE LA RUE DES PETITS-AUGUSTINS,